

Nos réalités dépassent vos fictions

Splendeur du trafiquant. On le filme dans la lumière dorée d'un coucher de soleil. Ses pas résonnent sur le marbre d'une hacienda immense. Des hommes armés l'entourent, qui se tiennent prêts à mourir pour lui. Son regard est grave, son front plissé sous le poids d'un empire. Il ne parle pas beaucoup, mais quand il parle, il impose. Vous l'écoutez. Vous frissonnez. Vous le craignez. Vous l'admirez.

Vous aimez les histoires de narcotrafic sur Netflix. Vous les regardez avec fascination, ces figures de l'ombre. Ces barons de la poudre et du sang, ces rois maudits de l'économie souterraine, ces héros tragiques d'un monde que vous croyez lointain. Vous les suivez d'épisode en épisode, happés par leurs destins sculptés dans la violence et l'ambition. Vous admirez leur ascension, tremblez pour leurs chutes. Vous parlez d'eux comme on parle de légendes : avec une fièvre

admirative, un frisson complice. Pablo Escobar est mort il y a longtemps mais vous continuez de le ressusciter. Dans *Narcos* et ailleurs, il est bien plus qu'un criminel. Il est un roi. Un stratège. Un visionnaire. Il incarne cette figure éternelle du hors-la-loi qui défie le monde et l'ordre établi. Escobar est violent, bien sûr. Impitoyable, sans aucun doute. Mais il est aussi l'homme qui savait distribuer des billets aux pauvres et abattre des ministres sans trembler. Alors, il devient légende. Son œuvre de sang se mue en fresque grandiose. Ses crimes deviennent des scènes inoubliables. Sa vie devient un conte cruel et merveilleux. Ainsi va le régime narratif dominant : les contes du narcotrafic rendent mythologiques les faiseurs d'orphelins. Ils parent la violence d'esthétique, parfois même de noblesse.

Le monde entier est hypnotisé. Soyons honnêtes. Nous aussi sommes captifs de ces récits de pouvoir, de transgression et de grandeur. Nous sommes fascinés par les tyrans au charisme ravageur, les gangsters en quête d'immortalité. Nous suivons Escobar et ses héritiers télévisés comme on suit un cauchemar fiévreux. Nous voulons voir jusqu'où ils iront. La fiction leur offre une lumière parfaite, un cadre impeccable, un fond sonore hypnotique. Elle sublime le chaos et lui donne du sens. Ces séries sont un shoot hallucinogène. Une dose d'adrénaline qui nous enivre, qui nous rend accros à la violence scénarisée, calibrée. Un trip visuel et sonore qui

nous fait planer au-dessus d'une réalité que nous préférons ignorer. Puis, quand l'écran s'éteint, nous revenons à nos vies, l'esprit saturé d'images éclatantes. La descente est douce. Nous nous croyons indemnes mais nous sommes déjà en manque. Prêts à reprendre une dose, à replonger dans une nouvelle saison, une nouvelle saga, un autre monde où les criminels échangent des dialogues parfaits et où les balles ne traversent que l'imagination.

Mais la vie réelle est plus brute, plus sale, plus sordide. Pendant que vous suivez, éblouis, l'ascension et la chute d'un Escobar, d'un El Chapo, d'un patron de la cocaïne magnifié par la fiction, le narcotrafic prend le contrôle de notre pays. Nos quartiers s'enfoncent, et vous regardez ailleurs, les yeux rivés sur des écrans.

Nous ne demandons pas que vous arrêtiez de regarder. Nous ne voulons pas censurer ni dicter ce que l'on doit raconter. Mais souvenez-vous que le narcotrafic n'est pas une fresque à contempler. Ce n'est pas une épopée. C'est un engrenage de mort qui broie sans gloire.

Derrière chaque fiction, il y a des noms qui ne sont pas au générique. Des histoires qui ne feront jamais l'objet d'une adaptation. La mère à qui on dit que son fils est mort brûlé dans une voiture. La sœur qui a vu son frère partir un soir pour ne plus jamais revenir. L'enfant qui grandit sans père, entouré de silences et de plaies ouvertes. Leur histoire, notre histoire, personne

ne veut l'entendre. Parce qu'elle n'a rien de spectaculaire. Les familles de victimes n'ont pas droit à la légende parce qu'elles sont trop humbles pour retenir l'attention. J'attends encore la série qui montrera les choses comme nous les vivons. Parce que derrière l'image stylisée du narcotrafic se cache sa vérité nue. Pas de plans cinématographiques, pas de dialogues bien écrits, pas de héros déchus. Juste des quartiers gangrenés par le trafic, des jeunes qui rêvent d'être rois et finissent enterrés avant d'avoir vécu, et des familles brisées par le deuil. Je sais de quoi je parle. Ma famille est de celles qui comptent leurs morts et tentent cependant de continuer à avancer. Nous n'avons pas le choix. Il faut bien vivre, non ? Notre tragédie n'a pas de fin de saison. Seulement des absents et une douleur qui ne vieillit pas. Nous n'avons pas de visage dans vos séries. Nous ne sommes que des ombres, des silhouettes floues à l'arrière-plan des grandes épopées criminelles que vous aimez tant. Et pourtant, c'est nous qu'il faudrait écouter. Pas ceux qui ont semé la mort, mais celles et ceux qui l'ont subie. Pas ceux qui ont fait couler le sang, mais celles et ceux qui survivent au massacre programmé. Celles et ceux qui vivent encore avec leurs cicatrices. Les familles de victimes ne sont pas taillées pour Netflix. Alors on les oublie. Et elles restent là, invisibles, effacées par l'écran, éclipsées par la fascination pour la loi du plus fort. Prisonnières d'un deuil que personne ne veut raconter mais que je vais

vous raconter quand même. Parce que nous sommes les familles de victimes du narcotrafic et que nos réalités dépassent vos fictions.

Règlement de comptes

On a des comptes à régler, Brahim. Mais comment solder ses comptes avec un mort ? Comment dire les choses à un fantôme ? Comment discuter avec quelqu'un qui ne répond pas ? Je ne me remets pas de ta perte. Je suis changé à tout jamais, marqué au fer rouge par la vie. Je ne suis pas le premier à perdre un frère, mais la douleur d'autrui n'est pas une consolation. Un deuil nouveau éclipse toujours les deuils de tous les siècles. Chaque mort est le premier, le mort primitif, le mort fondateur d'un nouvel âge de l'existence pour celles et ceux qui restent. Je sais que d'autres vies ont été arrachées sous d'autres pleines lunes, que d'autres que moi ont accosté en pays de souffrance. Je sais aussi que je suis jeune et que le temps passera. Mais ceux qui me disent que ça ira mieux demain, que savent-ils de nous, de notre lien si fort, Brahim, de notre complicité muette ? Que savent-ils de nos désaccords, plus profonds que le tombeau qui désormais est ta maison ? Leurs intentions sont

pures mais leurs tentatives me blessent. Je voudrais que leurs condoléances vides glissent sur moi. Mais chaque mot prononcé pour atténuer ma peine me brûle d'un acide dont je ne connais pas le nom. Je t'écris, mon frère, même si tu ne liras jamais ces lettres. De toute façon, tu n'as jamais aimé lire. Comme si les mots sur le papier portaient une malédiction que tu voulais tenir éloignée de toi. Elle t'a pourtant rattrapé.

On a des comptes à régler parce que tu charbonnais. Parce que tu étais dans les réseaux. Parce que tu étais dans le deal. Appelle ça comme tu veux, mon frère. Choisis les mots pour désigner la saloperie qui t'a arraché à nous. Notre mère a désormais un trou dans le cœur. J'ai parlé de ma tristesse ? Il faut avoir vu maman hurler à même le sol de sa maison en apprenant ta mort pour seulement commencer à imaginer la douleur qui est la sienne. Tu lui as ôté la vie, grand frère. Il ne lui reste désormais que la survie dans l'ombre de ton absence. En te livrant à la loi des réseaux, au fond, tu nous as tous jetés en pâture à la violence du narcotrafic. L'insouciance n'est plus de notre monde. On a l'impression que la vie nous regarde en coin en disant : « À qui le tour ? » Quand on a croisé une fois, une seule, la catastrophe, on sait que le pire est toujours possible. Il est là, au coin de la rue, à attendre la prochaine occasion pour nous frapper de nouveau.

Il nous reste des comptes à régler parce que de ton vivant, on ne s'est pas tout dit. Je t'aimais trop pour me

confronter à toi. Ou peut-être que j'étais lâche. Mais un petit frère n'a pas à faire de reproches au grand, non ? Et puis, de toute manière, qu'aurais-je pu t'apprendre que tu ignorais ? Tu savais avec qui tu bossais. Tu savais ce que tu faisais. Tu savais que tu étais dans un engrenage. Tu n'étais qu'un rouage, un parmi des milliers. Pourtant, tu as mis les pieds dans ce système qui détruit les nôtres et tu as contribué à l'entretenir. Je t'aime, mais je ne t'absous pas. Je ne suis pas là pour blanchir ta mémoire comme on blanchit l'argent de la drogue. Je dois vivre avec le fait que mon frère était dans le mauvais camp. Les silences accusateurs. Les regards qui me demandent si j'ai honte ou si je te pleure. L'image de toi dans cette voiture, cette image que je n'ai pas vue de mes yeux mais qui me hante. Maintenant que tu es mort, c'est moi qui reste avec tout ça. Et pourtant, j'ai l'impression d'être en dette avec toi. J'ai le sentiment de ne pas avoir fait ce que je devais pour toi. C'est toi qui dealais mais c'est moi qui me sens coupable, à jamais coupable. J'aurais dû te supplier d'arrêter tes conneries. J'aurais dû me mettre à genoux, te barrer la route, te hurler dessus s'il le fallait. Mais tu avais l'ascendant sur moi. Je n'étais que ton petit frère. Même quand je n'étais pas d'accord, je me taisais. Tu m'aurais écouté ? J'en doute. Mais au moins j'aurais parlé. J'aurais dit non. J'aurais dit : « Stop. » J'aurais dit : « Tu nous fais du mal. » J'aurais dit : « Tu vas mourir. » Même si ça n'aurait rien changé, je me serais battu. Là, je vis avec

ça : je t'ai laissé filer. Et maintenant, c'est trop tard. Tu as été un frère, un mur, un bouclier. Tu prenais les coups, tu ouvrais les chemins. Moi, je suivais, protégé par ton ombre. Et quand tu t'es éteint, cette ombre, en disparaissant, m'a laissé nu.

Et surtout, je reste avec elle. Avec maman. Depuis que tu es parti, elle vit à moitié. Comment t'as pu lui faire ça ? Elle t'a élevé, elle t'a porté à bout de bras, elle t'a protégé de tout, elle a tout encaissé sans se plaindre. Elle t'a défendu, encore et encore. Et toi, tu l'as laissée comme ça, avec cette douleur, cette tristesse, ce vertige. Cette fracture qu'on entend dans sa voix quand elle dit bonjour au téléphone. On t'a enterré, Brahim, et sa joie aussi, on l'a enterrée avec toi.

On a des comptes à régler, mon frère. Mais tu m'as laissé la facture, et maintenant c'est moi qui dois payer. Je me demande : comment c'est possible ? On est sortis du même ventre. Alors pourquoi ? Pourquoi cette ligne invisible qui nous a séparés ? Pourquoi la rue t'a-t-elle happé et pas moi ? Est-ce parce que j'étais le plus jeune ? Parce que j'ai eu le temps de te voir faire et de me dire « surtout pas ça » ? Est-ce une question de chance, de hasard, de moment ? Peut-être qu'on n'est jamais aussi loin du bord qu'on le croit. On croit avoir choisi mais c'est peut-être la rue qui choisit pour nous. Et toi, elle t'a désigné. Elle t'a tendu la main, elle t'a dit : « Viens, c'est ici ta place. » Tu l'as crue. Et maintenant c'est fini. Tu es de l'autre côté. Et moi, je reste

là, à me demander ce qu'on aurait pu faire pour que tu sois encore là. Vivant. Simplement vivant. Je continue à m'adresser à toi comme si tu pouvais entendre, comme si t'étais là, adossé au mur, silencieux, le regard un peu baissé. Mais il n'y a plus personne. Juste ton absence, ta trace, ta mort qui empoisonne nos vies. Et le chemin que tu as pris, d'autres le prennent. D'autres charbonnent, aux aguets, à quatorze ans, pour quelques billets sales. D'autres tombent. Et pendant ce temps-là, à la télévision, à l'Assemblée, dans les salons, ça parade à expliquer que la République est une chance, que chacun peut s'en sortir.

Tu es mort d'avoir cru à un rêve pourri, vendu au détail dans les cages d'escalier. Et si je parle aujourd'hui, c'est pour en finir avec ça. Avec ce qui t'a tué. Moi, je dis que ce pays est responsable. Pas coupable, peut-être, mais responsable. Responsable de t'avoir mis en danger, de nous avoir laissés seuls. Tu n'étais pas un héros, je l'ai dit. Tu n'étais pas un monstre non plus. Et moi, je t'écris cette lettre comme si elle allait te ramener. Pourtant, ce n'est pas toi que je cherche à faire revenir. C'est ce qu'on a perdu ensemble. Ce que ce pays nous a pris, lentement, à coups d'humiliations, de contrôles, de portes fermées. Je ne veux pas seulement qu'on pleure ta mort, je veux qu'on comprenne ce qu'elle révèle. Je veux que ceux qui n'ont jamais mis les pieds ici sachent ce que ça coûte de grandir dans nos quartiers. Je veux que cette lettre ne soit pas une fin, mais une ouverture.

Pas une stèle, mais un passage. Que ton nom, qu'on a tu pendant ta vie, serve enfin à dire ce qu'on vit. Ce qu'on endure.

Et je veux que tu saches, là où tu es, que malgré tout je continue à marcher. Avec ton nom aux lèvres et ton absence sur le dos. Avec la rage, oui, mais aussi avec l'amour. Celui qu'on n'a pas su se dire, qu'on n'a pas su vivre, mais qui reste là. Inaltérable et têtu malgré la colère. Parce qu'au fond, Brahim, je n'ai jamais cessé d'espérer qu'on puisse s'en sortir ensemble. Et cette espérance-là, je ne la laisserai pas mourir avec toi.

Je ne veux pas que ta mort ne serve à rien. Elle m'a plié, elle m'a vidé, elle m'a fait hurler dans le noir, mais elle ne m'a pas tué. Et tant que je vis, tant que je parle, tant que je marche, je refuse que ton nom soit récupéré par ceux qui ne savent pas, ceux qui regardent nos quartiers comme des zones à sécuriser, ceux qui nous veulent dociles, morts silencieux. Ils veulent des coupables. Ils veulent des chiffres. Moi, je veux qu'on cherche les causes. Pas pour me plaindre, pas pour justifier l'injustifiable. Pour que plus personne ne meure comme toi. Pour couper à la racine le mal qui permet aux réseaux de recruter. Et pour ça, il faut parler. Il faut raconter. Même si ça fait mal. Même si ça salit un peu les souvenirs. Même si on doit y laisser des plumes. Il faut dire que le narcotrafic, ce n'est pas le destin. C'est une mécanique. C'est une fabrique de vies brisées.

Brahim, je veux qu'on arrête la chaîne. Je veux me mettre devant les petits qui arrivent et leur dire : « Ne crois pas que, parce que tu vis dans les quartiers nord, tu vaux moins que les autres. Ne crois pas qu'il n'existe qu'un seul chemin. Ne crois pas qu'il faille jouer les racailles pour qu'on parle de toi. Tu es quelqu'un. Tu comptes. Et je le dis parce que je sais ce que c'est de ne pas croire en soi. » Je veux dire ça aux gamins parce qu'on ne t'a pas assez dit, à toi, Brahim, que tu valais quelque chose. Tu faisais comme si mais je sais qu'au fond, tu ne te croyais pas digne d'être sauvé. Et c'est là que ce pays t'a perdu. Pas le jour où tu as vendu ton premier pochon : le jour où tu as cessé de penser que tu étais capable d'autre chose. Le jour où on t'a répété que ce n'était pas pour toi. Le jour où on t'a refusé l'espoir. Je connais ton histoire. Alors, je dois parler pour ceux qu'on regarde déjà comme s'ils allaient mal tourner. Je me tiens debout dans cette ville qui t'a vu mourir, dans ce quartier que tu as aimé, dans cette famille que tu as protégée et exposée à la plus grande des tristesses. Je me tiens là, les poings serrés, la gorge pleine de sanglots et d'amertume, et je dis : « Ça suffit. » Nous ne voulons plus pleurer les morts du narcotrafic.

Avertissement

Minot, écoute. Le narcotrafic, c'est le diable.

Il ne cogne pas à la porte. Il entre, s'installe dans ta tête, prend un verre, allume un cigare, te regarde dans les yeux et sourit. À ce stade, tu es déjà foutu. C'est par l'imaginaire que le narcotrafic attrape ses proies. C'est en racontant des histoires qu'il se faufile dans les rêves d'un gamin sans futur, dans les poches d'un flic fatigué, dans le cœur d'un juge qui pense mériter mieux que son salaire misérable. Le narcotrafic parle aux désespérés, leur promet une issue. Il murmure à l'oreille des ambitieux encaimés dans le ghetto de leur impuissance, leur vend des rêves de richesse instantanée. Le narcotrafic te fait croire qu'il te laissera libre. Que t'engager à ses côtés ne te coûtera rien. Pourtant, tu ne le sais pas encore, toi qui franchis la porte du non-retour, mais tu perdras tout. Jusqu'à l'estime de soi. Demain, même ton ombre baissera les yeux quand elle te croquera. Embrasser le narcotrafic, c'est choisir une

vie de honte et de violence. La honte ? Celle que tu liras dans le regard harassé des tiens. Celle qui te susurrera une ritournelle plus entêtante qu'un beat de SCH. Celle qui te mordra les entrailles jusqu'à les déchirer quand ta mère découvrira que l'enfant qu'elle a porté neuf mois dans son ventre a tué l'enfant d'une autre mère. Toi, tu diras que c'est comme ça. Tu affirmeras sans sourciller que tu n'avais pas le choix. Tu brandiras la loi du ghetto pour justifier l'injustifiable. « Frapper ou être frappé. Tuer ou être tué. » C'est ça que tu veux ? Vraiment ? Tu veux remplir de sang les larmes de tes parents ? Ne me dis pas que tu n'as pas le choix. On a toujours le choix. Je les connais, les rues de ta ville. Je les connais, les ruses du diable. Quand on grandit avec des cailloux dans les poches, la tentation est partout.

Mais si tu te laisses embobiner, la suite sera sale. Très sale.

Tu oublieras le visage de la vérité. Tu mentiras parce que le mensonge sera ton seul ami et la solitude ta vraie compagne. Tu mentiras tout le temps, à tout le monde. Comme un tox. Tu renieras tout ce en quoi tu as cru. On t'appellera « soldat », mais ton vrai nom sera « esclave ». Tu feras ce qu'on te dira de faire, quand on te dira de le faire. Tu te prétendras loup mais tu vivras en chien. Dressé pour mordre, soumis à la loi de maîtres dont tu n'auras jamais vu le visage mais qui te demanderont de tuer ton ami d'enfance si nécessaire. Tu deviendras parano. Le sommeil oubliera ton adresse.

La peur, par contre, squattera ta vie. Tu ne diras rien à personne pour ne pas paraître faible mais l'angoisse de la mort collera à chacun de tes pas, omniprésente. Alors tu danseras avec elle, peut-être même que tu lui feras l'amour. Tu baiseras ta peur. À force, tu te croiras invincible, parce que tu passeras entre les gouttes, même sous l'averse des menaces. Tu feras des dingeries. Mais tu vois, minot, un jour, on t'enverra un plus fada que toi, un plus méchant que toi, un plus méchant que tout. Ce sera le jour ou la nuit, en bas de chez tes parents ou à des kilomètres de là. Ton assassin aura le regard vide. Ce sera un autre gamin cramé par la vie, rempli de folie, de haine et d'arrogance. Peut-être qu'il aura fumé, peut-être pas. Il te fera face ou te tirera dans le dos. Il pressera la détente avec moins d'émotion qu'il n'en faut pour écraser un cafard.

Tu tomberas.

Et une fois sa besogne achevée, quand il aura criblé ton corps de balles, il s'en vantera sur TikTok. Les réseaux sociaux seront ton vrai linceul, recouvrant ton souvenir d'insultes digitales. Ton assassin chantera partout qu'après t'avoir buté, il t'a pissé dessus. Tu voudras crier « Putain, il est où, le respect ? », mais tu ne diras plus rien parce que tu seras mort. Et tu sais quoi ? Ton corps ne sera pas encore froid que la rue aura oublié ton nom. La rue n'a pas de mémoire. Elle se fout du passé. Elle se conjugue au présent. Si ton sang souille le bitume, la pluie finira par effacer toute trace de toi

comme les narcos blanchissent leur argent. Tu n'existeras plus que dans les larmes de tes proches et dans les rapports de police. Voilà ce qui t'attend, minot. Tu deviendras une statistique. Un numéro dans une liste d'homicides, une annonce sur BFM TV. Un règlement de comptes de plus dans une ville qui n'en peut plus de compter ses morts. Ou alors c'est la prison qui te tend les bras. Mourir ou croupir. Si tu ne me crois pas, demande à mon grand frère Brahim. Il est enterré à Alger. Et je refuse qu'il soit mort pour rien.

Brahim. Mon frère, toi dont je n'entendrai plus jamais la voix, parle.

Il est temps. Dis-leur que le narcotrafic, c'est le diable qui déguste ton âme à la petite cuiller. Dis-leur que tu voulais être roi et que maintenant tu marches avec les légions de spectres qui ont confisqué mes nuits. Dis-leur que tu étais vivant, et que tu as rejoint l'armée des morts.